

QUI



SAIT ?

UN ATELIER ALEPH-INVENTOIRE

À PARTIR DE « QUI SAIT » DE PAULINE DELABROY-ALLARD
sur une proposition d'écriture de Alain André

Autofiction, roman autobiographique, pure fiction ?

Alain André vous a suggéré d'écrire à partir d'un passage du texte publié par Pauline Delabroy-Allard, *Qui sait* (Gallimard, 2022).

Une proposition d'écriture en français et en anglais, pour passer du « on » au « je » et découvrir ce que cela change !

Nous avons été touchés, émus, intéressés, en lisant les dizaines de textes reçus à l'occasion de la proposition. Ensuite, il a fallu choisir – une sélection.

Mais comment « éliminer » des textes qui, toujours, ont eu quelque chose à dire pour leur défense ? Qui, presque tous, ont intégré le « on » à une évocation de la famille et de l'enfance, parfois du couple : concrète, sensorielle, incarnée ?

L'Inventaire a choisi ces 12 textes parmi les 42 textes reçus. Nous remercions tous les auteurs de leur participation.

SŒURS

Viviane Clément

On dort toutes dans la même chambre. On se dispute dans le noir pour éteindre ou non la lumière. On glisse nos livres sous les lits où sont cachés nos « trésors ». On se raconte des histoires de fantômes, de sorcières. Ça nous fait rire. On parle du médecin qui est venu ce matin. On a vu sa voiture devant la maison. On ne comprend pas. On n'a pas posé de question. Tu as froid, toujours. On remonte les couvertures et rapproche la bouillotte en cuivre. On n'a pas de volets. La nuit entre par la fenêtre et jette de pâles lueurs sur les lits. On ne doit pas parler. On doit dormir. On a mangé la soupe en silence. On a fait nos devoirs sur la table de la cuisine près du poêle à bois. Tu ne savais pas ta leçon. On t'a aidée. On a fait la toilette devant l'évier l'une après l'autre. Tu as froid, toujours. On a monté dans la chambre en file indienne en portant nos bouillottes, une par lit. On a de gros édredons, des draps rêches, un oreiller de plumes et un mouchoir qui sent bon la lavande. On n'a pas de poêle, au début le lit est glacé et toi tu as froid, toujours. On tient nos livres sous les draps. On lit à voix haute chacune à son tour. On connaît les histoires par cœur. On a toujours les mêmes livres. On en aura peut-être d'autres bientôt. On ne sait pas. On ne demande pas. On entend la porte s'ouvrir toujours à la même heure. Des pas. Des mots... Tu prends ton médicament. Tu as froid, toujours. On doit éteindre la lumière. On voudrait veiller encore, rire, faire la pantomime comme avant. On ne peut pas. On a plein de questions. On ne les pose pas. On est plus que trois dans la chambre. On ne parle pas de comment c'était avant. On ne sait pas ce que ressentent nos parents. On ne demande pas. On pleure quelquefois. On a froid, toujours.

AU FIL DES LETTRES

Isabelle Huault

On faisait ce qu'il y avait à faire, pas besoin de nous dire quoi.

On savait.

[Les garçons] On allait chercher les vaches, on conduisait le David Brown rouge, on charriait les bottes de foin. On réparait les clôtures, père nous montrait. On ne lisait pas ou des fois les livres des filles. On apprenait nos leçons avec les filles sur la table de la cuisine. On allait avec elles en vélo à l'école. On dormait dans la chambre. On chantait le Divin enfant à la messe de minuit. On bricolait des cannes à pêche avec des bâtons et de la ficelle. On jouait du clairon. On rigolait, on se chamaillait, des fois on s'envoyait un truc à la figure. On ne geignait pas.

[Les filles] On épluchait les légumes du midi. On touillait la soupe au chocolat du soir. On plumait les poulets. On lisait les livres de la bibliothèque rose, on écoutait les Poppys. On faisait nos devoirs, serrées collées autour de la grande table. On voulait faire plaisir à maman qui réclamait des bonnes notes. On faisait les lits dans la chambre. On fabriquait des surprises de Noël avec trois fois rien. On cousait des bouts de tissu, on tricotait des pulls, on ne réclamait rien. On lavait le linge. On repassait le linge. Je repassais les torchons aux lettres brodées de fil rouge. J'aurais brodé les mêmes si j'avais brodé mon trousseau de mariage. Comme assignée à résidence maternelle depuis mon premier jour. Comme toi ma mère, je le lis sur les actes d'état civil. Alors quoi ? Et si ouvrir la porte. Et si tirer le fil de son être femme. Et s'envoler.

Je vole. De mes propres lettres.

CADEAU DE NAISSANCE

Liliane Vannier

On m'a baptisée du même prénom que ma grand-mère, morte lorsque mon père était enfant. Joséphine. Cadeau de naissance.

On ne faisait que vivre dans le passé de mon père dont il taisait les moindres indices. On les voyait bien traîner au sol, les ourlets décousus d'un temps révolu fait de non-dits. On se prenait quand même les pieds dedans. Trop de chagrins tus. Un vrai chantier.

On se doute qu'il était éperdument malheureux, et pour toujours, mon père. On se doute, ou pas, que je n'aie pas eu vocation à réparer cette blessure, car même avec la meilleure des volontés, on ne m'a pas donné ce super pouvoir. On m'a offert un prénom et ses conséquences. Son auréole de mystère et de souffrances.

On ne sait rien de ce lien que j'endossais avec cette inconnue : C'était encombrant presque tout le temps. À l'école où ailleurs, j'étais la seule à m'appeler comme ça et je rêvais d'être une Valérie ou une Sylvie. Me fondre dans la masse, ne pas me faire remarquer, ne remplacer personne. Qui étais-je vraiment, sortie des mémoires muettes. C'était comme enfiler un costume à la mauvaise taille.

On n'imaginait pas qu'en m'endormant, une peur m'assaillait : celle d'avoir un destin scellé au sien. On est loin de comprendre les méandres sans fin de l'imaginaire d'un enfant. Ce On prenait des allures de puissance supérieure qui m'accusait tacitement du délit d'absence éternelle, de mort prématurée, puis de tous les maux de la terre.

La sentence, je la voyais dans le regard orphelin de mon père.

DANS MA FAMILLE

Marie Bressy

Dans ma famille, on ne parle pas pour ne rien dire. On ne parle pas. On ne dit rien. On va à la messe mais on ne croit pas au Bon Dieu qui, s'il existait n'aurait pas permis toutes les horreurs qu'on voit à la télévision. On fait un signe de croix rapide au-dessus du pain avant de l'entamer. On ne dit pas bonjour à la voisine de droite qui a eu cinq enfants avec cinq pères différents. On dit bonjour à la voisine de gauche qui n'en peut plus de ses douze enfants du même père qui boit et qui la frappe. On est pauvre mais on ne doit rien à personne. On garde la tête haute même si la honte nous submerge parfois. On part en colonie de vacances. On espère Saint Georges de Didonne, nager dans l'océan mais on atterrit à Jurançon parce que l'air de la mer ne convient pas aux enfants nerveux. On ne fréquente pas les garçons. On connaît des filles-mères jetées à la rue et celles obligées de se marier très vite. Le ventre arrondi caché par un voile de tulle blanc. La maison bruisse de secrets. On n'a pas de grands-parents, qui nous racontent des histoires. Pas de cousins pour bâtir des souvenirs, pas d'oncles, pas de tantes. La mère est orpheline. Le père a une sœur aînée qu'il adorait et qui est morte trop jeune. On me donne son prénom Albertine. Je le déteste. Je préfère Agnès comme la fille du notaire.

Tu m'offres des livres. Tu m'offres un Tepazz et des disques. Tu m'amènes au cinéma. Tu m'amènes voir la mer. Je garde longtemps les grains de sable collés dans mes cheveux.

LA FEMME SUR LA PHOTO

Christelle Destombes

On ne parle pas de la jeune femme sur la photo, assise sur un pont, la tête penchée à droite et les jambes ballantes. On sait qui c'est, on sait que c'est douloureux, qu'il vaut mieux ne pas évoquer ce sourire pâle, cette jeunesse fauchée trop tôt, la folie par sa mort engendrée. On ne demande pas pourquoi – ou plutôt on ne nous répond pas – notre nom de naissance est rayé sur le livret de famille, un autre nom ajouté à la main 18 mois plus tard. On nous répondra quand on aura 18 ans. On imagine tout et bien sûr le pire. On est sage. On cache tout. On lit bien ses leçons, on est première en classe, on ne fait pas trop de vague. On respire en cours de sport, on sent la sueur et le désir possible, on rit à gorge déployée en faisant des bêtises. On pique de l'argent dans le porte-monnaie de la grand-mère pour acheter des bonbons après la piscine. On attend.

On s'embrasse en cachette parce que ça ferait des drames. On sent le regard appuyé des garçons, les mains sous les jupes volètent un peu vite, on rabat, on limite. On n'oublie pas, les filles doivent rester dans leurs limites. On va au catéchisme, on emprunte des BD à la bibli du curé, on fume les premières cigarettes derrière les cyprès qui entourent le presbytère. On espère que personne ne nous verra. On se cache. Il faut éviter la violence du père, elle peut sourdre sans alerte. On doit le ménager, ne pas faire de bruit, ne pas pouffer à table, régler nos comptes en silence, se donner des coups de pied. On entend les cuillères qui raclent les assiettes, on ne regarde pas la télé à table, on finit vite de dîner avant de finir les devoirs. On attend de grandir, et de poser les questions. Il faudra y répondre.

DANS LA FAMILLE

Michèle Tillet

Dans la famille on a un but, un devoir.
On doit réussir, on doit s'élever.
L'ascenseur social, c'est sacré.
Tu ignores pourquoi, et ce qu'on doit fuir,
On n'en parle pas. On doit travailler,
Tu dois travailler.
Tu joues en silence, tu ne pépies pas,
Tu ne bondis pas,
Tu t'appelles Michèle, pas avec deux L.
Mais un accent. Grave.
Dans la famille on n'a pas d'ailes pour
S'évader, pour s'envoler, pour papillonner,
Pour s'élancer vers le ciel, vers la joie de vivre, vers la liberté.
On marche en forêt, pas trop, parce que,
On travaille en forêt : les cahiers les copies
Les révisions les préparations les leçons.
Tu travailles en forêt,
Tu travailles à la plage,
On parle aux voisins sur la plage,
On sait tout d'eux mais
On ne leur dit rien
Dans la famille on ne dit rien,
Rien du passé, rien des sentiments, rien des rêves
Rien des disputes rien des silences
Rien des éclats de voix.
On ne parle pas
Tu ne parles pas.
Alors tu écris.

C'ÉTAIT HIER...

Marie-Claire Utz

On n'est pas riches. On le sait et ça se voit. On fait souvent crédit à l'épicerie. On n'a jamais eu de voiture. On n'est partis qu'une seule et unique fois en vacances, en train, en Bretagne, pour y rencontrer la grand-mère du côté paternel, un voyage mémorable ! C'était la première fois qu'on voyait la mer. À Dinard. On dort deux par deux et on se refile nos vêtements souvent rafistolés, et ça, c'est dur. On ne reçoit jamais personne sauf la Louise, une force de la nature qui boit du rhum chaud à pleins bols et un vague cousin meusien au drôle d'accent et à la main baladeuse. On n'a jamais eu de grands-pères. On rit et on parle fort quand le père n'est pas là. On en profite. On a peur de ses sautes d'humeur quand il rentre de l'usine éméché et qu'il trouve la soupe trop salée. On va aux bains-douches un samedi sur deux, on s'y retrouve entre gosses du quartier et on aime ça. Les autres fois on se lave à l'évier de la cuisine. On ne fête pas grand-chose. On ne reçoit pas de cadeau. On ne mange jamais de poisson car le père a ça en horreur. On n'a pas de livres à la maison alors on se jette sur ceux qu'on emprunte à l'école. On aime bien l'école. On n'a pas d'autre choix que d'être de bonnes élèves. Quand on a enfin la télévision, on aime bien regarder *Au théâtre ce soir*, et *Cinq colonnes à la Une*. On ne s'embrasse pas, on ne se cajole pas. On se déteste parfois. Je porte le prénom de la mère de ma mère dont elle n'a jamais eu que des souvenirs vagues et confus. La Louise était sa mère adoptive. Je ne sais pas précisément d'où je sors. Je suis une plante sans racines et au fond de moi git une foule de questions qui resteront sans réponses.

DOMINIQUE

Dominique Guernic

C'est pratique ! ça va aussi bien pour un garçon ou une fille ! enfin, peu importe, pourvu que l'enfant soit en bonne santé. J'arrive après deux garçons et deux filles. Que ce soit un garçon ou une fille, c'est pas important. Alors, Dominique, c'est pratique. On ne se pose pas tant de questions. On a tous la même coupe (au bol), ça aussi, c'est pratique. On les élève comme on peut, tous ensemble, tous pareil. C'est pas qu'on ne les aime pas les enfants mais on ne le dit pas. Ils sont là, alors on les aime. Pour ça, on a toujours eu à manger. On ne dit pas à un enfant qu'il est beau, des fois qu'il y croit. On ne fait pas beaucoup de compliments non plus. Et puis, dans ma famille, on est catho, on va à la messe tous les dimanches, même si on n'en a pas toujours l'envie. Le soir, on prie ou on fait semblant de prier devant le poêle.,. Parfois, on éclate de rire et là, on reçoit une réprimande du Père. On va tous au catéchisme. On ne nous demande pas notre avis. On ne s'intéresse pas au discours de Simone Veil à la maison. On occulte ce qui dérange.

Le sport ? on fait de la gymnastique car au village, il n'y a que de la gym. Alors, c'est gym pour tout le monde. Le soir, on mange la soupe. Le samedi soir, on va chez les voisins regarder « la piste aux étoiles » et c'est important ! et puis, mes parents ont acheté la télévision et on n'est plus allés chez les voisins. C'était pourtant bien ces soirées. Ça distrayait un peu les parents et nous, on se sentait un peu plus libres. On fêtait Noël avec les cousins et les cousines. On dormait dans les lits : deux à la tête et deux aux pieds, les garçons dans une chambre et les filles dans une autre chambre. Mon oncle chantait très fort à la messe de minuit et on rigolait. On se moquait. Avec le recul, Maman, j'aurai bien aimé, un jour que tu me dises des mots tendres.

LA MAISON

Flora Marchand

On prenait le café au réveil en écoutant la radio, dans la cuisine en bois clair baignée de lumière. On avait un jardin en friche exposé sud, on y lézardait au printemps, on le fuyait l'été. On y entendait le chœur bigarré des oiseaux. On guettait les chats du quartier, on leur laissait les restes. On avait une grande bibliothèque, saturée, on devait abandonner des livres pour pouvoir y mettre de nouveaux. On avait plein de CD. On écoutait de la musique. On n'avait pas de voiture, on se déplaçait à vélo. On était équipés, les jours de pluie ou de froid on prenait imperméable, surpantalon, casque et gants. On avait une cachette secrète pour la clé. On écoutait de la musique en continu. On dégustait du vin cher en parlant politique, le soir, sur le canapé, on regardait les flammes danser dans le poêle. On disait que c'étaient des agencements. On disait qu'on les aimait. On se racontait les blagues qu'on avait honte de dire aux autres. On scrutait les défauts des enduits, on les avait faits avec des amis. On se décrivait la dernière séance chez le psy, on disputait les théories de Lacan, on mesurait les lectures. On complétait les articles Wikipédia avec des détails vrais mais inutiles. On vérifiait quelques jours après pour voir s'ils y étaient encore. On frissonnait chaque fois qu'on se frôlait, délicatesse d'une peau, on était surpris. On en riait et on s'en vantait, au bout de dix années. On aimait l'histoire qu'on racontait, sur nous. On pouvait tout se dire, on disait. Quand notre fille est née, le silence s'est installé. Tombé comme le brouillard, poisseux d'angoisse, il a pris chaque mur, chaque geste, chaque regard. Il a éteint nos corps. Il a ouvert la porte et tu as disparu, un jour de soleil.

PETITE VICTOIRE

Candice Cottin

Dans la famille, on est économe. On use des mots comme du reste, avec parcimonie. Pour les prénoms c'est pareil. On en a un. C'est bien assez. Pas de diminutif, pas de surnom, pas de mon bichon, de mon lapin. Les lapins, c'est dans les clapiers ou sur l'étal du marché. À la maison, il y a les garçons : Louis, Georges et Jules. On leur offre un regard, vite fait, au-dessus du bol de soupe. On glisse le bout des doigts sur leur front brûlant. La caresse surprend, on n'a pas l'habitude. On prend mieux soin des choses que des gens. On reprise encore les chaussettes. Le soleil se lève, nous aussi. Il se couche, nous aussi. On fait les blés. On est blond comme eux, de frère en frère. On devient paille sèche, alors, on pousse en herbe folle, là où on peut. On se confie au vent, on trouve la tendresse dans l'eau fraîche du ruisseau. On n'est pas malheureux. On n'est pas bien heureux non plus.

Et puis, il y a moi : Victoire.

On m'appelle la puce, la petite, la pitchoune, tous les surnoms restés neufs au fond des cœurs. On ne dit jamais Victoire. Par superstition, parce que, chez nous, les filles ça meurt nourrisson. D'ailleurs, le prénom des mortes on les refile à la petiote qui reste. Je m'appelle Victoire Isabelle Garance. Leurs fantômes légers pèsent lourd sur mes épaules. On est bien trois garçons et trois filles finalement à la maison. Je détonne dans les champs avec mes cheveux rouges, je cours pour dix, chante pour vingt, je leur souffle la vie et leur claque des bises chaudes.

Sourire après sourire, je recouds leurs âmes élimées. Une famille aussi ça se reprise.

AFTER

Brigitte François

At home, we hardly ever spoke. Or talked, to tell the truth. Necessary news only, questions about school of course. Orders given without second thoughts : go buy bread or milk, be on time, respect the parents' schedule, no matter what. Radio on, loud, covering street noises and voices inside.

On holiday, we hardly ever spoke either. Or discussed. Plans were made, to be followed – the next climb, the next dinner, the next invitation of other adults – preferably without children.

Later, we hardly spoke. Grown child, almost adult, total lack of understanding, of true interest. Only mattered the account of school results -had to be good, of course-, and the prevention of strictly forbidden activities such as going out with friends, or even having friends.

Hence a question : why allow to leave for a remote country that required planes or boats to get to, why no questions asked upon returning, why only an assessment of progress that could be of some value at university?

At home, we didn't talk but for health concerns.

Later, came traffic and delays, absences, late comings home, reproaches and moaning, anger too... but no talk.

Decision was made to leave, no word spoken, papers handed out for signature, with little

explanation. Moving out was helped by the father, the mother sulking at her parents' place. No talk but prodigal tenderness given, as for making up for lost time.

At home, we hardly ever spoke. Out of home, we talked with others. At home, may be now, words do get spoken.

IN MY FAMILY WE...

Marie-Christine Chevron

We laugh out loud. We breathe the great fresh air of the countryside. We stroke gently our pets. We watch wild animals wandering around the house. We read books, books and books. We never cry but for joy. We admire the sunrise and the sunset. We water flowers and every growing thing. We go swimming in a green emerald lake. We are omnivorous. We don't eat foie gras. We love to sleep. We never watch football on tv. We speak several languages. We admire General de Gaule. We admire all resistants. We paint, we draw. We don't live in a box. We think out of the box. We argue. We have cloth napkins at dinner. We sneeze in nicely ironed handkerchiefs. We like bees and honey. We wax our floors. We celebrate birthdays. We put cakes in the oven. We listen to prodigies. We listen to the wind. We wait for the common swifts to come. We look at maps. We plant trees. We smile at babies. We wear wristwatches. We don't use mobile phones. We look at ourselves in beautiful handcrafted golden mirrors. We don't go to funerals. We have snack at five. We drink herbal tea. We write poetry. We love each other. We never sigh. We drink the elixir of life. We don't snigger. We jump in. We are gentle. We are fond of Master Yoda. We're not followers. We don't collect things. We cycle in our dreams. We don't talk about money. We don't talk about religion either. We watch Star Wars. I look at the sky. I'm a star. I hope I will join the Milky Way way, way, up there. I'll do it my way.

SOMMAIRE

- Viviane Clément : Sœurs
Isabelle Huault : Au fil des lettres
Liliane Vannier : Cadeau de naissance
Marie Bressy : Dans ma famille
Christelle Destombes : La femme sur la photo
Michèle Tillet : Dans la famille
Marie-Claire Utz : C'était hier...
Dominique Guernic : Dominique
Flora Marchand : La maison
Candice Cottin : Petite Victoire
Brigitte François : After
Marie-Christine Chevron : In my family we...



L' INVENTOIRE
La revue littéraire d'Aleph-Écriture